Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 45

Artikel: Histoire de deux paniers
Autor: Catalan, Méril
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179453

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Plusieurs centres d'habitation, qui se sont élevés dans des lieux couverts autrefois de forêts, portent ce nom, fréquent dans l'Ile de France, dans la Normandie et dans la Bourgogne. Nous en avons un très bon exemple dans le village vaudois si connu par ses camps d'instruction et qui, au sixième siècle était encore tout entouré de bois. Nous savons bien que certains savants dérivent le nom de BIÈRE du synonyme de cercueil, mais, bien qu'ils aient la belle histoire ou légende de saint Prothais à l'appui de leur dire, nous nous permettons de douter un peu de leurs assertions.

Encore un mot.

Au moyen-âge, cette seconde forme du mot qui nous occupe avait encore tellement le sens de *place choisie*, d'*endroit agréable*, de *séjour des fêtes*, que certains auteurs ne craignirent point, usant d'une forte extension, de l'appliquer au joyeux pays de France tout entier, témoin Jean de Meung dans le *Roman de la Rose :*

En sa main tint une forte lance
Qu'ele aporta bele et polie
De la forest de Chuërie
Il n'en croist nule tele en BIÈRE.

Ecoutez encore les *Chroniques de Saint-Magloire,* datant aussi de la dernière année du XIIIe siècle :

Si fu la chose bestournée,
Et ala ce devant derrière ;
Car li Roys s'en revint en BIÈRE,
Sa gent matée et travaillée,
La grangueur partie blecée.

Concluons :

Le nom de BERNE n'a pas plus de rapport avec l'*ours* que celui de Lausanne avec des *ânes*, celui de Genève avec la plante que les Latins appelaient *juni perus*, et celui de Morlaix avec l'aversion des Gaulois pour les insulaires d'Outre-Manche.

(*Reproduction interdite.*) JOHN BLAVIGNAC.

Histoire de deux paniers.

Nous sommes à Interlaken, le plus riant séjour de l'Oberland bernois. Nous avons en face de nous la splendide Jungfrau, enveloppée de son manteau blanc, et qui sourit à nos regards, entre deux piliers de montagnes, dont la verdure et les pentes sombres font ressortir avec un plus vif éclat la cime audacieuse et argentée de l'ex-vierge des Alpes suisses.

Au nord, notre vue plonge sur le lac de Brientz et les pentes du Faulhorn où nous savons que mugissent, là-bas, toutes les cascades de la vallée de Meiringen, y compris le Giesbach et ses quatorze merveilleuses chutes. Au nord, après Untersée et Neuhaus, nous voyons se dérouler le lac de Thoune, aussi pittoresque que son voisin, et de plus, embelli par le riant cottage d'Oberhofen et la ceinture de maisons de plaisance, d'hôtels somptueux, de gracieuses habitations champêtres qui se tendent la main jusqu'au gros bourg de Thoune et son vieux castel placé sur une hauteur.

Nous avons passé deux jours à l'hôtel Beau-Site, le vrai *Gasthof* des petits rentiers et des touristes économes. Nous aurions pu descendre à l'hôtel d'Angleterre ; mais par malheur, nous n'avons pas de comté en Ecosse ou en Irlande, ni des mines de houille dans le Lancashire, encore moins à Rive-de-Gier et dans les Vosges. Il nous a donc bien fallu mesurer nos dépenses à notre bourse. N'importe, dussions-nous passer pour fabricants de réclames, nous dirons à l'honneur du maître d'hôtel de *Beau-Site*, à Interlaken, que nous avons été soignés comme des princes, sans être écorchés tout vifs chez lui ; aussi, lui gardons-nous le bon souvenir de ne pas envisager les touristes comme des oiseaux de proie bons à mitrailler.

Il est une heure de l'après-midi, moment solennel tout plein du mouvement des voyageurs qui délogent, les uns pour s'enfoncer vers le nord, les autres pour se diriger vers le midi. Pour une petite localité, nous ne connaissons pas, en Suisse, d'endroits où le nombre des voitures et des voituriers soit aussi considérable ; il dépasse trois cents. Chaque hôtel a double ou triple correspondance, soit pour le débarcadère du lac de Brientz ou celui du lac de Thoune. Quand l'heure des départs arrive, il faut voir, devant chaque hôtel, cette double série de véhicules qui se tournent le dos pour se diriger en sens inverse vers leur destination. Il y a toujours un moment de confusion qui a ses côtés burlesques. En voici un échantillon.

Le portier a averti les voyageurs qui doivent partir de se tenir prêts à prendre la correspondance. Une dame anglaise, Lady Prosbuq, du n° 8, grande maigre aux longues dents, à la chevelure blonde grisonnante, mode fanfan, et costumée d'une robe noire, sac à chanteaux lisse, appelle un valet de service pour prendre ses bagages, qui se composent de deux malles volumineuses et d'un grand panier à couvercle fermant avec un petit cadenas, souvenir acheté chez un marchand d'Interlaken pour emporter dans les Trois Royaumes-Unis.

— Garçonne, dit-elle, vous hallez porter ma bagage tutte doucemente. Prenez attention, en portant cette panier. Je tenais à lui piou que le vie. Vous mettrez bien ma bagage tutte ensemble.

— Soyez tranquille, miloresse, répond le valet, les bagages, ça me connaît.

Il se charge une grosse malle sur le dos et empoigne le panier de la main restée libre.

— Oh ! oh ! s'écrie l'anglaise, vous brousquiez trop cette panier. Allez piou tutte doucemente.

— Corbleu, réplique le valet, c'est peut-être des œufs que madame miloresse emporte de chez nous. Voilà, voilà, ne craignez rien ; ils seront entre mes mains comme dans une boîte de coton.

Le valet sort chargé à plier sous le poids de son fardeau et s'écrie dans l'escalier :

— Ah ! pardon, madame, quelle destination?

— Pour la Giesbach.

— C'est bien, vous serez servie à souhait.

Au même instant, Mme Gribouillard du n° 13, une parisienne sur le retour, taille rotonde, verbe haut, figure dédaigneuse, crie par le corridor :

— Garçon, garçon ! Il n'y a donc point de garçons dans cette cassine?

Un valet accourt et dit : — Que désire madame?

— Et pardipe, que vous descendiez mes bagages en bas. J'ai hâte de quitter ce pays pour retourner chez moi.

— Madame ne trouve donc pas belle notre contrée qui fait l'admiration des plus illustres personnages de l'Europe? observe avec étonnement le valet.

— Ah ! ouiche, un beau pays, fait Mme Gribouillard, avec une moue sarcastique ; parlez-m'en, il est chouette. Un pays où je n'ai pas seulement vu un ours, un aigle, un chamois en vie ! Où je n'ai pas seulement entendu chanter une tyrolienne gratis, corner un ranz-des-vaches par de véritables bergers dans leurs véritables bergeries ! où je ne trouve le long des routes que luxe effréné, somptueux équipages, des hôtels qui singent le Louvres ou les Tuileries !... J'aurais mieux fait de rester à Paris et me promener sur nos boulevards. Cela aurait été la même chose.

— Si madame avait daigné faire une excursion par nos montagnes...

— Bien obligé, pour m'essouffler, me *déniller* les jointures. Quand je voyage, c'est pour me distraire et me reposer. Si vous aviez le sens commun en Suisse, vous descendriez vos chalets et vos bêtes féroces dans la plaine, afin qu'on puisse dire, en vous quittant, qu'on a vu au moins quelque chose. Mais, leste, garçon, prenez mes bagages et vidons les lieux. Pour tout au monde, je ne voudrais pas manquer le bateau.

Le bagage de Mme Gribouillard se compose d'une valise et d'u grand panier en osier fin, parfaitement semblable à celui

de la dame anglaise ; c'est aussi un souvenir que la parisienne a voulu emporter d'Interlaken, pour montrer à ses amis de la capitale ce que les hottentots de l'Oberland bernois étaient capables de faire.

— Je vous recommande mon grand panier, dit-elle au valet ; il est un peu lourd, mais j'en ai fait mon nécessaire de voyage. Mettez-le bien avec ma valise.

— Oui, madame. Pour quelle destination ?

— Et dam, pour Paris.

— Passez-vous par Berne ou par le Brunig ?

— Par le plus court, le plus court, entendez-vous ?

— Parfaitement. Alors je placerai vos effets dans la correspondance de Neuhaus.

— Placez-les où vous voudrez, mais surtout que je puisse les retrouver et voyager en leur compagnie. Allez, je vais régler avec votre maître.

Le valet descend les effets de Mme Gribouillard et les pose en dehors, à la porte de l'hôtel tout près de ceux de l'anglaise. Les voituriers se tiraillaient entre eux; l'un poussant l'autre, les deux paniers jumeaux si recommandés roulent par terre; ils les ramassent, les remettent en place et finissent par charger les bagages sur l'impériale respective de chacune de leur correspondance. La dame anglaise arrive en compagnie d'autres voyageurs, regarde si ses deux malles et son panier sont bien en place, puis monte en voiture et part pour s'embarquer sur le lac de Brientz.

Un instant après, la parisienne paraît sur le seuil de la porte de l'hôtel, accompagnée de l'hôtelier. On entendait distinctement-sa voix au timbre un peu criard répéter :

— Oui, monsieur, cela ne m'aurait rien fait de payer le double si j'avais pu voir le quart du demi-quart des rusticités qu'on attribue à votre Suisse. Mais ce sont de ces blagues à la Dumas et à ceux qui l'imitent, espèce de dénicheurs qui voient mille merveilles où d'autres ne trouvent que des pierres pour se casser le cou. Bonjour, monsieur, je ne vous dis pas au revoir.

— Bonjour, madame, lui réplique le maître, en souriant et en s'inclinant avec distinction, bon voyage, bon retour. Je vous comprends, quand on est de Paris...

Mme Gribouillard, les yeux hors de la tête, cherche ses effets et la voiture.

— Ici, madame, ici, fait le voiturier. Voilà pour Neuhaus. Montez vite, on va partir.

— Et mon panier, ma valise ?

— Sont sur l'impériale.

— C'est bien, je monte. Dieu soit loué, il en est bien temps.

Et voilà comment certaines personnes s'amusent en voyage. Mais, voyons la fin.

Milady, arrivée à l'embarcadère du lac de Brientz, s'occupe aussitôt à faire placer commodément ses malles et son panier sur le pont du steamer. Un matelot, par mégarde, pose le panier sur une caisse pleine de glace. Cette action trouble l'anglaise; elle s'approche vivement pour le faire placer ailleurs en disant ;

— Oh! no, no, je voulais pas là ; il souffrirait trop *mein doer*, mettez-le là, sur mon mal.

— Sur votre mal, fit le matelot, c'est-à-dire probablement sur votre malle.

— Yes, yes. Je trompais moi.

L'embarquement achevé, le vapeur quitte le port et prend sa course en plein lac, tandis que Milady et d'autres voyageurs sortent leurs jumelles des étuis pour contempler plus en détail les beautés si pittoresques de ses rives. Une heure après, on aurait pu voir le bateau aborder au pied du Giesbach.

Au côté opposé d'Interlaken, sur le lac de Thoune, Mme Gribouillard a également le bonheur de s'embarquer avec sa valise et son panier. Pour ne pas être séparée d'eux, elle a pris la précaution de les mettre à côté d'elle, sur un banc, et de s'en servir de coussins, pour appuyer de temps en temps ses coudes.

La belle nature paraît n'avoir plus l'art d'exciter sa curiosité. Un petit vent du sud s'est élevé, il imprime d'abord un léger roulis au bateau, roulis auquel les nombreux passagers ne font pas attention. En plein lac, les vagues se mettent à moutonner et le tangage du bâtiment ne devient que plus fort. Bercée tantôt à droite, tantôt à gauche, Mme Gribouillard essaie de toutes les façons à se tenir solide sur son axe, en tenant la bouche fermée et se pinçant les lèvres, quoique deux dames très prolixes, s'extasiassent à ses côtés, à la vue de tous les beaux sites qui défilaient devant leurs yeux.

Bientôt il fut patent que le grand sérieux de Mme Gribouillard avait une cause secrète. On vit sa poitrine bondir, ses épaules se soulever par saccades, comme excitées par le hoquet ; puis ses joues blémir et ses mains vivement porter son mouchoir à la bouche.

— Ah! mon Dieu, que j'ai mal! s'écria-t-elle avec un accent de profonde angoisse ; faut-il que j'aie tous les malheurs dans ce maudit voyage ! Voilà qu'il me prend le mal de mer.

Cette exclamation attire l'attention des deux voisines qui, se penchant vers elle, lui disent :

— Vous avez le mal de mer, madame, vous n'avez donc pas l'habitude de voyager sur l'eau ?

— Vous voyez bien que non, mesdames.

— Il vous faudrait prendre quelque chose, un verre de rhum. Attendez, je vais vous en faire servir. Ça soulage d'abord.

— Merci, merci, répond Mme Gribouillard, vous me faites souvenir que j'ai ce qu'il faut, un élixir souverain. Il est là dans mon panier. Si ce malheureux hoquet voulait me permettre...

En disant cela, elle fouille dans sa poche pour y chercher la petite clef du cadenas qui fermait le panier; elle la trouve et s'empresse d'ouvrir l'objet pour prendre le flacon d'élexir. Mais au même instant, elle pousse un cri aigu, elle retire la main avec épouvante et, renfermant le couvercle, elle dit :

— Aie, aie, qu'a-t-on mis dans mon panier? un serpent, un vautour, une affreuse bête? Je suis piqué, on m'a horriblement mordu.

— Que dites-vous? répètent les voisines avec effroi. Cela serait-il possible ?

— Vous figurez-vous, continue Mme Gribouillard en regardant sa main qui saigne. Un panier plein de linge et qui mord !

— C'est renversant. Il faudrait voir ce que c'est.

— Je n'en ai pas la force.

— Avec prudence, pourtant, on pourrait s'assurer.

— Et si c'était un vampire? Ah ! c'est à me faire mourir. Non, non, mesdames, intercède Mme Gribouillard. Pas nous autres petites femmes, un homme c'est plus fort, ça brave mieux le danger.

Quelques voyageurs, témoins de cette aventure, s'approchent, le cercle s'épaissit. Un monsieur plus vaillant que les autres dit :

— Voyons, qu'y a-t-il donc de si terrible ?

— Monsieur, répond Mme Gribouillard, il y a, qu'il y a une sorcellerie infernale dans mon panier. Veuillez, je vous prie, en soulever le couvercle, mais avec prudence.

— Volontiers. Le monsieur entr'ouvre de un, deux et trois pouces le panier; il se baisse pour regarder et voit deux yeux, ronds, vifs et noirs, encadrés dans une face velue et une bouche grimaçante lui montrant des dents blanches qui grinçaient.

— Madame, s'écrie l'officieux personnage, vous avez un singe dans votre panier, un chimpanzé.

— Un singe! un singe! s'écrie Mme Gribouillard, c'est impossible. Peut-on comprendre comment ce singe a pu se fourrer là-dedans, moi qui sors, il n'y a pas une heure, de bourrer ce panier de tout mon linge et objets de voyage. Ah ! Dieu du ciel ! il ne me manquait plus que celle-là, voyager avec un singe dans mon panier, moi qui abhorre les animaux.

L'entourage se met à rire en examinant l'exilé d'outre-mer, tandis qu'une des voisines entame la conversation suivante :

— Le cas est vraiment extraordinaire.

— Je m'y confonds, madame.

— Mais êtes-vous bien sûre que ce soit votre panier ?

— Si j'en suis sûre! comme je vous vois de mes deux yeux. J'y avais empilé à tour de bras mes chemises, mes caleçons, mes fichus, mes camisoles de flanelle, mes bas et mes mouchoirs, madame, et des brinborions au point qu'il

m'avait fallu appuyer de tout mon corps pour faire aboutir le couvercle. Et voilà qu'à la place il s'y trouve un singe. C'est un tour de magicien.

— A troubler la tête, madame.

— Un tour infâme, mon linge perdu, tout perdu, moi qui aime à avoir mes aises pour me coucher, mon mantelet, mon bonnet de nuit *et cœtèra*. Que vais-je devenir?

Les lamentations de Mme Gribouillard et le groupe de voyageurs pressés autour d'elle, attirent enfin l'attention du capitaine, qui vient s'enquérir *de ce dont il s'agit*.

— Regardez, monsieur le commandant, lui dit à l'instant Mme Gribouillard, tout à fait guérie de son mal de mer, regardez le tour qu'on m'a joué. Moi qui abomine les animaux, on a enlevé mon linge de ce panier, pour y fourrer cette vilaine bête.

— Sur mon bateau?

— Je ne le crois pas, mais en Suisse, là-bas, à Interlaken.

— Ce ne peut être qu'une méprise, réplique le commandant, un changement de panier. Il vous faut envoyer quelqu'un au maître d'hôtel où vous avez logé pour l'instruire de ce qui vous arrive, madame.

— Merci, fait avec humeur Mme Gribouillard, pour ne voir revenir personne. J'aime mieux y aller moi-même. Monsieur le commandant, ajouta-t-elle d'un ton suppliant, ayez la bonté de faire retourner votre bateau en arrière, ça vous est si facile et cela me sortirait de l'angoisse qui me torture.

— Impossible, répond le capitaine en souriant; j'ai mon service à exécuter. Mais je repars de Thoune pour Interlaken à courte distance. Tout ce que je puis vous conseiller c'est de refaire la course aujourd'hui avec nous.

Pendant que Mme Gribouillard se résigne en soupirant, et se décide à revenir à Interlaken, transportons-nous au Giesbach où nous savons que l'anglaise est débarquée.

Milady avait fait monter ses malles et son panier à l'hôtel du Giesbach, ayant résolu d'y passer une nuit afin de jouir du magnifique spectacle de l'illumination des belles chutes d'eau, d'un effet si magique. Aussitôt qu'elle avait été installée dans une chambre, elle s'était approchée de son cher panier et le regardant avec tendresse elle disait, tout en ouvrant le cadenas :

— Yes, yes, attendez, mon charmante prisonnier, je voulais bien soubitement vous donner un peu de liberté. Pauvre petite amie, que de soucis vous donnez à votre maîtresse. Mais je étais si affectionnée à vous. Sortez vite, mon bel, voici le délivrance.

Mais, à peine a-t-elle entr'ouvert le couvercle du panier qu'un long bout de tuyau en caoutchouc, armé d'un bout pointu en ivoire, s'élance contre sa poitrine et lui fit pousser un cri de surprise mêlé d'effroi. Elle se jette en arrière, les yeux hagards, en disant :

— Oh! ah! quest-ce qu'il est cette chose là? Ce n'est ni son queue, ni son main, ni son pied à ma chérie.

Son hésitation calmée, elle se hasarde pourtant à ouvrir plus grandement le panier. Mais sa surprise ne fait que grandir, en voyant, au lieu du cher prisonnier, une petite boîte verte en métal, contenant une pompe, posée sur des piles de linges, et toujours le long tuyau en caoutchouc.

Stupéfaite de ce contre-temps, milady est soudainement saisie d'inquiétudes poignantes.

— Je ne puis pas comprendre, rien du tout, là, se dit-elle, c'est bien ma panier. Pourquoi ma petite cher ami n'y être pas. O Spitz, Spitz, seriez-vous perdue? Moi qui voulais faire voir à vous toute lé Europe. Le chemin de fer il vous refusait toujours; il voulait vous mettre avec les chiens. Je fais le ruse de loger vous dans cette panier pour mieux être vers vous, et vous êtes loin de moi. On vous a ravi à mon tendresse. On va vous battre, laisser mourir de faim vous. No, no, je voulais pas. Je voulais tout de suite, soubitement aller à Interlaken, porter cette linge et reprendre vous.

On le devine, milady Prosbuq regrettait son chimpanzé, ce vilain singe qui excitait l'horreur de Mme Gribouillard. Demi-heure après, milady, de nouveau sur le bateau avec le panier revoguait vers Interlaken.

Les deux correspondances de l'hôtel Beau-Site, savoir : celle de Neuhaus ramenant Mme Gribouillard, et celle du port d'Interlaken ramenant l'anglaise, arrivèrent presqu'en même temps devant l'hôtel. Ces deux dames descendaient de voiture en tenant chacune un des objets litigieux à la main, quand Mme Gribouillard s'avança furieuse vers l'anglaise et lui dit :

— Madame, assurément vous avez mon panier à la main. C'est une horreur! m'avoir remué la bile et fait perdre un temps précieux comme cela. Ce sont de ces choses qui n'arrivent qu'à moi.

L'anglaise, guère plus calme, répliqua aigrement :

— C'est vous, madame, qui avait prise ma panier. Me blesser le quieur comme cette chose. C'est très, très vilaine.

— Pour qui me prenez-vous? riposte Mme Gribouillard. Apprenez que je suis la veuve d'un capitaine de la garde, une femme d'honneur, madame. Voyons, qu'y a-t-il dans ce panier?

— Une petite machine avec une longue tuyeau de pipe toute plein de linge. Et dans cette panier?

— Il y a une affreuse bête, répond Mme Gribouillard exaspérée.

— Comment! vous dites ioune affreuse bête, cette douce petite compagnon, le charme du vie de moi?

— Il est doux et gentil votre compagnon, fit d'un ton sarcastique la parisienne. Mais bref, chacun ses goûts et ses amours, vous aimez les singes, moi, j'aime autre chose. Ce panier est à moi. Reprenez votre animal, madame, et rendez-moi mon instrument.

L'échange se fit au milieu des rires fous des assistants. La nuit approchait, et comme on ne pouvait plus songer à se remettre en route, les deux étrangères entrèrent dans l'hôtel pour s'y reposer de leurs travaux d'Hercule.

— Est-ce absurde! grommelait Mme Gribouillard, avoir des dépenses de routes imprévues pour de telles sottises. C'est bon, on ne m'y reprendra pas.

MÉRIL CATALAN.

Le Bon Messager pour l'an de grâce **1868**, 39e année. — Prix 30 centimes. — Georges Bridel, éditeur, Lausanne.

« Les mêmes causes produisent les mêmes effets » dit une sentence qui appartient au domaine du monde moral comme à celui du monde matériel. Si le printemps amène avec lui les jours longs, les récoltes, les promenades au grand air; l'hiver nous donne invariablement le *nouvel-an*, avec ses cadeaux et ses souhaits, et avec le nouvel-an une nouvelle année dans laquelle les mêmes jours de la semaine ne tombent plus sur les mêmes quantièmes, dans laquelle la lune ne se renouvelle plus aux mêmes dates et dans laquelle, aussi, les foires ont changé de place. Il faut donc chaque année un nouvel *almanach* qui vous fournisse le plus de renseignements possible, tout en vous donnant quelques lectures intéressantes pour les soirées d'hiver. A tous ces titres, nous pouvons recommander le *Bon Messager* qui depuis 39 ans a fait bien du chemin dans la voie du progrès; il aura pendant longtemps encore, aux yeux de beaucoup de gens, le sort d'être trop bien imprimé; mais qu'importe cela pour ceux qui ne croient pas que rien n'est bien fait s'il n'est fait *comme au temps des Bernois*. Les heures de lever et du coucher du soleil pour chaque jour de l'année valent bien, au point de vue pratique, les *signes* que tant de gens aiment encore à consulter; la valeur des monnaies étrangères, de bonnes gravures telles que le portrait de Troyon, le combat de Neueneck et le monument élevé récemment sur le champ du combat, un grand nombre de renseignements sur des questions de la vie usuelle, etc., etc. En voilà assez pour faire comprendre à ceux qui voudront donner 30 centimes en échange d'un *Bon Messager*, qu'ils auront bien placé leur argent.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.